

sur quoi les Etudiants se proposent d'insister plus particulièrement, c'est la lumière dans la rue. Voilà, par exemple, un point qu'on ne peut s'empêcher de prendre en considération. Voici l'hiver qui approche, les jours deviennent de plus en plus courts, l'obscurité est maintenant presque complète à 5 hrs de l'après midi et remarquez bien que les étudiants en médecine, ces braves travailleurs, ne sortent de l'Université qu'à 6½ hrs p. m. Insensibles, les laissera-t-on aller s'étendre dans l'eau ou dans la boue ? Permettra-t-on qu'ils aillent se heurter contre un poteau de téléphone, une borne-fontaine ou autre obstruction de ce genre ? Oh ! non, messieurs les échevins, ça ne serait pas humain. Pour vous faire voir les conséquences désastreuses qui pourraient en résulter, laissez-moi vous raconter, en peu de mots, ce qui est arrivé à notre pauvre confrère X., l'autre jour. La victime est un élève de première année. Un soir de la semaine dernière il se rendait à la dissection pour la première fois. La dissection, comme vous pouvez bien l'imaginer, est le cauchemar de beaucoup de nouveaux. Notre ami, après avoir ramassé tout ce qu'il possède de courage et d'énergie, s'achemine vers l'Université Laval. La vue des scalpels qu'il tient dans sa main tremblante fait frémir tout son être, cependant il ne veut pas qu'on le qualifie de lâche et s'avance toujours lentement. Arrivé au pied de l'escalier qui conduit à la salle de dissection, il s'arrête, un siège se trouve près de là, il en prend possession : alors plongeant son front, couvert de sueurs froides, dans ses deux mains, il demande au ciel de lui envoyer toutes les forces nécessaires pour surmonter un tel obstacle. Tantôt il songe à abandonner la médecine, ce rêve qui l'a si souvent bercé, alors qu'il était sur les bancs du collège, tantôt il songe à entrer dans l'état ecclésiastique, car après tout, se dit-il, "toutes ces diffi- cultés que je rencontre ne sont qu'autant d'obstacles mis sur ma route pour m'avertir que je suis dans une mauvaise voie et que la médecine ne n'est pas ma véritable vocation." Enfin, mille et mille réflexions de ce genre viennent assaillir son esprit fatigué. Tout à-coup, se sentant plus fort, il se lève de son siège. Non ! s'écrie-t-il, je n'abandonnerai pas la médecine, je surmonterai tout et j'irai jusqu'au bout du monde si je perds la tête ! Il s'élance dans l'escalier avec précipitation ; mais voici qu'il s'arrête soudain. Quelque chose s'est déposé sur la mu- queuse de son nez et a irrité les fibres de son nerf olfactif. Oh ! quelle odeur désagréable, fût-il, mais je vais vo- luntiers. S'emparant d'un tampon de coton absorbant parfumé qu'il a mis dans sa poche avant son départ de sa chambre, il se bouche le nez hermétiquement. Cette opération terminée, notre ami continue à gravir les marches de l'escalier des morts. Enfin le voici en face de cette salle où gisent tant de cadavres. Il fait une pause pour reprendre ses sens et prenant une attitude mili- taire il pénètre dans l'enceinte mor- tuaire. O spectacle moult ! O horreur ! La vue s'ajoutant à l'odeur le fait tour- ner sur les talons comme sur un pivot. D'un seul bond, la descente de l'escalier, qu'il avait eu tant de peine à monter, était opérée. Le voici qui s'engage dans la rue Notre-Dame de Lourdes, n'osant pas se retourner de peur de voir tous les cadavres à demi disséqués à sa poursuite. Il vole plutôt qu'il ne court. Hélas ! notre infortuné ami n'a pas compté avec l'obscurité. La grande noirceur dont parle nos pères n'égalait pas, j'en suis certain, celle qui régnait dans la rue Notre-Dame de Lourdes ce soir-là. Vous ne serez pas surpris, si je vous dis qu'il fit de nombreuses chutes. Son pied frappe une pierre, il trébuche et va s'abattre avec violence sur le sol, il sent, à l'instant, dix, douze, vingt mains, d'un froid cadavérique s'étendre sur lui. Il

rebondit et s'élance de nouveau, cette fois pour alier se heurter contre une borne-fontaine. Le choc fut si violent qu'il perdit connaissance. Il fut ramassé et reconduit à sa chambre, baignant dans son sang. Il m'a fait plaisir d'apprendre aujourd'hui même, qu'il était en pleine convalescence.

Eh ! bien, mes chers lecteurs, voici le résumé bien incomplet du triste accident arrivé à notre confrère. Les conséquences auraient pu être plus graves, il est vrai, toutefois j'espère que messieurs les membres du conseil de ville en prendront connaissance et qu'ils doteront avant longtemps la rue Notre Dame de Lourdes d'une lumière électrique, sans oublier les trottoirs et les traverses. Si on nous accorde cette demande, on s'acquerra la reconnaissance éternelle des Etudiants en Médecine.

CARABIN.

Lettre ouverte

M. Philippe, idéaliste, au Parnasse

Mon cher Philippe,

Je ne puis résister au plaisir de t'adresser quelques lignes... quelques lignes seulement ! Ma lettre te parviendra-t-elle au Parnasse ou tu trônes avec toute la majesté d'un ancien bohème qui regrette les jours d'autrefois ? Je le crois, car le JOURNAL DES ETUDIANTS a d'assez hautes envolées pour atteindre à tous les sommets.

Malgré ton nom peu germanique, je t'ai reconnu. Tu es bien l'immortel historien de "L'admiration mutuelle depuis Adam jusqu'à nos jours." Seulement je t'ai trouvé un peu moins discret que d'habitude.

Ah ! je n'ai pas oublié ce "toit incliné" dont tu me parles, et encore moins le fameux et spirituel bohème (style admiration mutuelle) qui donna jadis une si généreuse hospitalité à ce groupe d'adolescents à l'âme ardente et élevée. Tu fis partie comme moi de cet incomparable Cercle Dollard qui vécut par l'admiration mutuelle, et qui mourut dévoré par la chrysothèque que nous designions sous le nom plus vulgaire de la Bête à patates.

Tu fus, je ne l'oublie pas non plus, un des plus ardents promoteurs de cet institut qui, s'il avait pu traverser l'âge critique de l'enfance, aurait été — je n'en doute pas plus aujourd'hui que je n'en doutais alors — l'épine dorsale de la littérature canadienne-française.

Tu as été tout cela au temps de la bohème, et quelque chose de plus en- core.

Mais, je vois que tu as subi, depuis, une désespérante transformation. D'idéaliste et de rêveur (néologisme), que tu étais, tu es devenu moraliste. N'est-ce pas que la fin de ta correspondance intime te mérite bien ce titre là.

Est-ce que les brumeux sommets du Parnasse auraient subi une congélation ? Pégase que tu enfourchais avec tant de desinvolture, serait-il devenu rétif ? Tu sais, pourtant, comme il était, autrefois, prompt à prendre le mors aux dents. A tel point que tu fus souvent obligé de le faire brider par notre poète national qui a eu le mérite d'écrire par-dessus tout ses "Originaux et détraqués." A propos, je n'ai pas vu un ancien bohème là-dedans !...

Tiens, mon vieux Philippe, laisse-moi, en terminant, te faire un peu la morale. Je crois que ta gloire dépeint et finira par sombrer si tu ne reviens à tes premières amours. Tu es né poète ; il n'y a pas beaucoup de mérite à cela, car tu connais ce vers d'Horace qui est vrai aujourd'hui comme il l'était du temps de l'auteur de l'Art Poétique :

Nascentur pacte fiunt oratores.
N'importe, tu es né poète. Si Pégase est rétif, laisse-le ; tu perdrais ton

temps à le dompter. Enfourche un autre cheval, une rosse, une Rossinante, qu'importe... Mais enfourche... et tu atteindras une gloire au moins égale à la mienne. Car, vois-tu, que l'éloquence soit supérieure à la poésie ou de la haute philosophie — il faut que tout s'en retourne en vers. Buies, dans ses beaux jours, aurait écrit en vers !

Mon cher Philippe, j'ai le bras long, mais pas assez pour l'atteindre au Parnasse. Sans cela, je t'aurais donné une bonne poignée de main.

Je terminerai donc comme Cicéron.
Valeant et Vale.
Vale !

ARTHUR.

D'AUTRES PAROLES SUR UN AIR VIEUX COMME LE MONDE

Comédie en trois actes

PERSONNAGES : L'ÂME et le Cœur d'Yvette.
SAGES : L'ÂME et le Cœur de Jean.

EXPLICATIONS : — Pour les deux premiers actes, la scène se passe dans la pensée d'un chacun. Au troisième : dans le domaine de leurs pensées mutuelles. Décor spécial, un salon bleu. Au fond, premier plan, deux yeux plongés dans deux autres yeux. Arrière plan, la main dans la main. Le tout avec accompagnement obligato de soupirs — en mode mineur.

Acte Ier

SCÈNE UNIQUE

L'ÂME ET LE CŒUR D'YVETTE.

L'Âme d'Yvette. — (S'adressant au cœur d'Yvette) O mon frère ! écoute-moi bien. Toi qui vis de ma vie, fais-moi ressentir les impressions dont je suis assaillie depuis si longtemps. Puisqu'il faut que tu te donnes à un autre, laisse-moi te dire mon idéal. Cherche-le jusqu'à ce que tu l'aies rencontré, pour alors te livrer entièrement à lui. Sois prudent et patient. Que ce soit un pâle jeune homme avec les yeux profonds et noirs d'un faune, mélancoliques et rêveurs, ou bien qu'il soit du type créole, brun comme l'ambre avec des yeux d'un bleu céleste, vastes comme l'océan. Que de ses lèvres poétiques s'échappent toujours des paroles parfumées de marjolaines fraîches écloses et de libellules embau- mées. O mon frère ! rends-moi heu- reuse de ta jouissance !

Le cœur d'Yvette. — Ma chère sœur, cet idéal pourrait bien être le merle blanc dont parle la légende et si difficile à trouver ; d'ailleurs, comme je suis enthousiaste, un peu léger, et surtout languissant d'appartenir à quelqu'un, je me donnerai au premier venu qui m'aura plu avec accompagnement de serments inoubliables, que j'aurai bien soin d'oublier pour le premier venu qui me plaira davantage. Cela peut te paraître la théorie de l'inconstance et la pratique de cette théorie pourrait bien briser le cœur de l'autre à qui j'aurai appartenu. Mais qu'importe, pourvu que j'aime un certain temps. Cela ne doit pas être traité d'égoïsme personnel, puisque c'est la mode de notre siècle et que personne n'est blâmable de suivre la mode. La mode ! mais, je pense que le mal deviendrait bien, à la condition de commencer par être à la mode !

L'Âme d'Yvette. — J'hésite... mais, enfin, j'accepte.

Acte 2ème

SCÈNE UNIQUE

L'ÂME ET LE CŒUR DE JEAN.

Le cœur de Jean. — Au nom seul de l'amour, je vibre comme une harpe éolienne qu'un être mystérieux anime. J'ai soif d'aimer et je voudrais que

mon amour soit sans cesse à son éternelle aurore. Dis, chère âme, la constance existe-t-elle réellement ou est-ce un mythe ???

L'Âme de Jean. — Tais-toi, mon cœur, car ce que tu me demandes est au-dessus de ma compréhension. Néanmoins je puis te dire ceci : La constance en amour est tout aussi problématique qu'insoluble. Donne-toi d'abord, et si plus tard on vient t'enlever tu n'es plus responsable. Tant pis pour le premier propriétaire si les conséquences lui sont pénibles.

Acte 3ème

SCÈNE UNIQUE

L'ÂME ET LE CŒUR DE JEAN ET L'ÂME ET LE CŒUR D'YVETTE.

(Décor spécial, voir commencement.)

Le cœur de Jean. — (à celui d'Yvette) Je te jure un amour infini. Ah ! jouissons des béatitudes indicibles que nous procurera l'union de nos deux cœurs !

Le cœur d'Yvette. — (à celui de Jean) Pour toute une vie, soyons unis, et puissions-nous l'être encore dans les mystères inconnus de l'au-delà !

L'Âme de Jean. — (à part) Rêve éphémère ! Je vois dans un avenir incertain, à travers les clartés embrumées de l'ignoré, la destruction com- plète de cette idylle, et sur ses débris, la reconstruction d'une autre aussi vacillante.

L'Âme d'Yvette. — (à part) Ce n'est pas mon idéal, mais en attendant sa réalisation... qu'importe. — O songe ! O folie ! berce-nous, enchante-nous encore de ces problématiques toujours !

(La toile tombe).

FINALE (audience agitée)

Le public, sans avoir compris, s'ex- clame, transporté d'enthousiasme : "O théâtre d'Ibsen, combien subli- mes sont tes psychologies ! ! !"

LUC D'AVEL.

Reflexions d'un sage

J'ai toujours vu la masse juger les choses par leur côté bête et courir à l'absurde comme le fer à l'aimant. Pour elle, l'homme obèse qui brise une chaise en s'asseyant est un être puissant à qui rien ne résiste. Elle estime la valeur du savant à la grandeur de ses lunettes, le génie d'un capitaine à la hauteur de son plumet, et l'âme du patriote à la sonorité de sa voix.

... L'opinion publique est comme une balance qui, au-delà de cer- tains poids, devient folle et se brise.

G. D.

Une Singulière Conjugaison

Un anglais rencontre un jour un pocharl parisien :

"Aho ! dit l'anglais, vous êtes toujours dans les vignes du Sei- gneur."

— Je m'en fais honneur, mylord.

— Je le vois bien, ô yes ; vous consommez !

— Non, je bois.

— Oh ! conjuguez-moi donc le présent de l'indicatif du verbe boire.

— Volontiers, répondit Citrouil- lard ; je bois, tu te grise, il se soûle, nous ribotons, vous êtes en train, ils se lancent.

— Oh ! quelle distinctionnalité de parler le français. Et le imparfait ?

— J'étais dedans, tu étais en train, il était rincé, nous étions culottés, vous étiez dans les vignes, ils avaient un coup de soleil.

Et l'anglais s'éloigne plus pro- fondément convaincu que jamais de la difficulté de conjuguer les verbes français.